

La naissance violente d'une nation

Article paru dans l'édition du 27.02.88

Avec la Rive maudite, Robert Hughes, australien et historien d'art, remonte aux sources de son pays, terre de bagnards.

LE 13 mai 1787, une flotte de onze vaisseaux quitte les côtes anglaises. Destination : l'Australie. Parmi les passagers, sept cent trente-six convicts, hommes ou femmes condamnés par la justice royale à la déportation. De dangereux malfaiteurs ? Plus de la moitié n'ont commis que des larcins. La doyenne du voyage, Elizabeth Beckford, septuagénaire, a été condamnée à sept ans de déportation pour avoir volé 12 livres de fromage de Gloucester.

Dans la Rive maudite, Robert Hughes, australien et historien d'art, retrace l'incroyable destin de ces réprouvés, bâtisseurs malgré eux de la future Australie blanche. Entre 1788 et 1853, les juges anglais déportèrent plus de trois cent cinquante mille condamnés sur cette terre du bout du monde. Il s'agissait, comme le prévoyait un projet présenté au cabinet Pitt, de " se débarrasser efficacement des convicts ". A défaut de créer une structure pénitentiaire sur leur propre sol, les tenants de la justice, confrontés par ailleurs à la fin du dix-huitième siècle à " un accroissement considérable et alarmant du nombre de criminels ", considèrent la solution de l'Australie comme la meilleure. On se débarrasse ainsi des " criminels " à bon compte, dans un gigantesque dépotoir à ciel ouvert.

Les premiers convois, organisés par la marine royale (des entreprises privées prendront ensuite le relais), seront de véritables cercueils flottants : les détenus, enchaînés à fond de cale, meurent comme des mouches. Au terme du voyage, les survivants, note Robert Hughes, découvrent " une terre sableuse, marécageuse, rocailleuse ; quelques poches de verdure ici et là, mêlées de broussailles impénétrables. Ni fleuves ni lacs, pas même d'étangs, et la pluie qui se contentait de glisser sur la surface en bourbiers immondes ". Pour couronner le tout, il n'a été prévu ni matériel ni équipements. Les forçats, et avec eux leurs gardiens, se débrouilleront. Les premières années seront terribles : " La faim n'épargna personne. Elle fit de la plupart des colons australiens des zombies. " Une erreur qui aurait pu être fatale. Car après tout, si la couronne anglaise a choisi de déporter ses criminels, ce n'est pas seulement pour faire disparaître, au sens propre, la criminalité. C'est aussi pour occuper une terre dont le potentiel commercial et stratégique serait susceptible d'intéresser d'autres nations (au rang desquelles, pensent les Anglais, la France). En somme, il s'agit de coloniser un territoire sans se soucier du prix à payer.

Le tribut sera lourd. Les femmes, les Irlandais, les aborigènes seront en première ligne. Les femmes d'abord : elles furent vingt quatre mille à être déportées entre 1788 et 1852. On les appelait les " chauves-souris ", les " fêlées ", les " vaches ", les " tas ". Contrairement à leurs homologues masculins, elles n'avaient aucun droit, et la barbarie qui s'exerçait à leur encontre était devenue, vers la fin des années 1830, " pour ainsi dire, un réflexe social. "

La contagion jacobine

Les Irlandais ne seront pas mieux lotis : " Ils composèrent, écrit Hughes, la première minorité blanche australienne. " Leur crime ? Avoir osé défier l'autorité du gouvernement anglais (notamment lors du soulèvement de 1798).

Ces rebelles, qui avaient pour nom les United Irish, les Defenders ou les White Boys, " avaient droit à un traitement spécial à leur arrivée en Australie. En tant que porteurs de la contagion jacobine, en tant que traîtres, aussi dangereux idéologiquement que physiquement, ils firent l'objet d'une vigilance particulière, oppressante, et de châtiments d'une sévérité inaccoutumée ". (Les temps ont bien changé : aujourd'hui, à quelques mois d'une élection importante, il n'est pas rare de voir le premier ministre australien en exercice faire, comme ce fut récemment le cas, la tournée des pubs de Dublin ! Une Guinness pour une voix ?)

Mais le groupe qui eut le plus à souffrir de cette colonisation fut indubitablement celui des aborigènes. C'est un reproche que l'on peut adresser à Robert Hughes : il traite ce fait d'une manière un peu trop succincte, pour ne pas dire rapide. Certes, il évoque les massacres de Tasmanie (plus de vingt mille aborigènes descendus comme des lapins) ou de Nouvelle-Galles-du-Sud mais, sous sa plume, ils paraissent simplement des anecdotes, des incidents de parcours. Une manière d'illustrer la " mémoire courte " des Australiens en matière d'histoire. Robert Hughes le reconnaît lui-même quand il écrit quelque part : les ruines, nous avons l'habitude de les raser, ou bien d'y construire des restaurants.

Reste que la Rive maudite est à bien des égards un ouvrage édifiant, le meilleur sans doute (en français, en tout cas) sur l'histoire de l'Australie. Hughes nous la raconte un peu à la manière d'un feuilleton, brossant parfois avec un luxe de détails le portrait des protagonistes (fussent-ils des gouverneurs ou des détenus rendus célèbres par leurs " exploits ") de cette " naissance d'une nation ". Une naissance sanglante, violente. Désespérée.

GENIES BERNARD

Le Monde.fr

Alerte virale en Australie

Article paru dans l'édition du 01.11.95

Depuis le milieu du mois d'octobre, l'Australie est au bord de la crise écologique : un virus testé dans l'île de Wardang, au sud du pays, pour éliminer les lapins, s'est échappé et a gagné le continent. Le 29 octobre, six de ces mammifères étaient retrouvés morts, victimes de ce virus, sur la côte, à Point Pearce, près d'Adélaïde, et sept autres à 260 kilomètres de là, dans le Yunta.

Apparemment, toutes les précautions avaient été prises par les chercheurs de l'organisme national de la recherche australienne (Csiro), qui pilote ce programme d'essai australo-néozélandais : en mars, les lapins ont été « placés en quarantaine » dans des enclos sur l'île, moustiques et puces ont été testés pour s'assurer qu'ils ne pouvaient diffuser le microbe, et 20 000 doses de vaccin contre ce calicivirus (ou virus hémorragique du lapin) ont été achetées à l'Espagne, au cas où...

C'était sans compter sur la « mouche de la brousse », apportée en septembre du Queensland par les courants d'altitude, ou peut-être, sur certains oiseaux charognards. Car tous ces volatiles ont pu transporter de la chair de lapin infecté, déféquer et diffuser ainsi le virus. Mais, cette éventualité n'avait jamais été prise en compte, malgré les mises en garde de Keith Wardhaugh, un entomologiste vacataire du programme. Après un « démarrage plutôt lent » en septembre, le virus a fait des ravages parmi les lapins, précisément à l'époque où la fameuse mouche a débarqué. Et les vents ont pu aisément emporter mouches et virus à l'extérieur de l'enclos, puis

sur la côte, séparée de l'île de seulement 4 kilomètres. Depuis, une cinquantaine d'agents sanitaires surveillent les terriers d'une zone de 30 000 hectares autour de Point Pearce qui sont systématiquement empoisonnés et recueillent les lapins morts. Mais les chaleurs estivales font craindre un regain d'activité des insectes. Et, comme on ignore la façon dont ce virus se diffuse, personne ne sait si on pourra le contenir.

LAPINS MAUDITS « Fiasco scientifique... Fléau mortel en fuite... Menace pour des millions d'animaux », titrent les journaux australiens. Et les écologistes et les protecteurs des animaux exigent un renforcement de la réglementation sur les introductions d'espèces exotiques et génétiquement modifiées à des fins expérimentales ou commerciales. « Des douzaines d'espèces sont testées chaque année en Australie, avec des protocoles très variables, notamment comme agents de lutte contre des insectes ou des mauvaises herbes », s'indigne Bob Phelps de la Fondation australienne de la conservation (ACF), qui soutenait à l'origine « ces essais certifiés sans risque ».

Depuis l'introduction de vingt-quatre lapins par Thomas Austin en 1859, pour la chasse, l'animal défend sa réputation et s'est reproduit abondamment. On évalue leur nombre entre 200 et 300 millions. Les botanistes les accusent d'entraver la régénération forestière, et les agriculteurs les maudissent : chaque année, ces charmantes bêtes à fourrure causent 90 millions de dollars de dégâts aux cultures. Rien n'y fait : chasse intensive, clôtures, renards, myxomatose..., l'animal triomphe de tout. C'est dire l'intérêt que suscite ce calicivirus et les pressions pour l'utiliser.

Bien connu des lapins d'Europe qu'il a décimés par millions depuis son introduction vers 1988, ce virus est, en dépit de son nom, moins hémorragique que coagulant. Il entraîne la formation de caillots dans le coeur, les poumons et les reins du lapin, et le tue par insuffisance respiratoire en moins de deux jours.

Si l'on en croit les premières études, son impact sur la faune du continent semble limité : 28 espèces (dont 14 de sauvages) ont été soumises au microbe, et « aucune d'elles ne s'est révélée susceptible au virus », assure-t-on au Laboratoire de santé de l'animal (Melbourne) chargé des tests. « Durant dix ans, ce virus a envahi la Chine et l'Europe. Il n'a affecté que les lapins d'origine européenne et aucun autre animal, ni l'homme. » « Quatorze espèces sauvages testées en laboratoire sur les centaines d'espèces endémiques d'Australie, ce n'est pas sérieux », rétorque Bob Phelps. Mais la menace principale pour la faune est peut-être indirecte : si les lapins sont décimés, renards et chats sauvages risquent fort de se rabattre sur les petits marsupiaux et les agneaux. Les fermiers pourraient finir par regretter Bugs Bunny.

VINCENT TARDIEU